

BABEL

Marie Léon

Société française de Gestalt | « Gestalt »

2009/1 n° 35 | pages 57 à 72

ISSN 1154-5232

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-gestalt-2009-1-page-57.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Société française de Gestalt.

© Société française de Gestalt. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Babel

Marie LÉON

Gestalt-thérapeute, formée à l'EPG, à l'IFGT et à l'INGT. Est superviseur agréé par l'EPG et l'IFGT. Exerce à Paris en cabinet privé et en institution. Est membre titulaire de la SFG

Je vais faire du film Babel, du Mexicain Alejandro Gonzales Inarritu, le point de départ de ma réflexion sur la supervision. ⁽¹⁾

Deux enfants dans le désert marocain gardent le troupeau. Pour éloigner les prédateurs, ils ont un fusil à longue portée. Un car passe au loin, le cadet sous l'injonction de l'aîné tire. « Il ne se passe rien », dit l'aîné et... le car s'arrête, des cris de panique leur parviennent... les enfants comprennent qu'ils ont « agi » quelque chose de grave. Une touriste américaine est touchée.

À la frontière américano-mexicaine, une femme mexicaine parle au téléphone à un homme qui attend, angoissé, la sortie de sa femme d'une salle d'opération. Les propos sont graves. La nounou assure au père qu'elle prendra soin des enfants et qu'elle ne leur parlera pas de la situation. L'homme, qui se trouve à l'étranger, lui dit qu'il lui envoie quelqu'un au plus vite pour qu'elle puisse se libérer et se rendre au mariage de son fils.

Au Japon, une adolescente débordante de vie et de rage : elle est sourde et muette. Est-ce son handicap qui cause l'impossibilité de se dire, de se faire comprendre ? Qu'est-ce qui la pousse à se jeter, provoquante, dans les bras des garçons ou des hommes qu'elle rencontre ?

1- Babel, film mexicain d'Alejandro Gonzales Inarritu. Novembre 2006

Amérique, Mexique, Maroc, Japon : quatre civilisations, étrangères les unes aux autres, tout à coup liées par le tir des enfants. Un événement tragique et cependant minime à l'échelle mondiale mais qui va provoquer des événements aux conséquences imprévues et démesurées.

Dans ce film, nous pouvons voir comment l'observation et l'interprétation des données de la situation par les protagonistes vont orienter dans un sens ou un autre le déroulement de l'histoire. Si nous regardons ce film au travers de la théorie du *self* et de ses modalités de contact, nous pouvons saisir comment le mode personnalité de chacun, sa manière d'être au monde et de voir le monde, ses croyances et certitudes organisent en mode ego les choix et les discriminations qui peuvent avoir des conséquences effrayantes.

COMMENT L'EXPÉRIENCE S'ORGANISE...

C'est à l'occasion de ce film qu'un des axes principaux de cet article m'est apparu : comment, en se tenant à ce que l'on voit de ce que l'on croit, et lorsque cela devient une certitude, nous pouvons contribuer à construire une situation plus ou moins folle, plus ou moins délirante, plus ou moins catastrophique.

Pour les touristes, traumatisés par les attentats dont leur pays est la cible, l'accident ne peut être qu'un acte terroriste. Le frère de la femme blessée, joint par téléphone, se saisit des quelques mots dits dans la panique pour appeler les autorités compétentes qui déclenchent un plan d'action en rapport avec la situation, fantasmée ou réelle. Et les médias s'en mêlent et le monde s'en mêle (s'emmêle) et la femme supposée être secourue est de fait abandonnée. Les autorités américaines refusent l'ambulance que les Marocains avaient enfin trouvée. La logique américaine, où il n'est pas concevable d'accepter les secours des supposés terroristes, rencontre l'incompréhension des Marocains : comment peut-on refuser ce qui va sauver ?

Ce film montre comment les malentendus se construisent par l'incapacité à se donner du temps pour entendre la singularité de

l'événement. Nous sommes, du côté américain, dans une logique de diagnostic rapide, de traitement efficace. Les situations sont traitées de manière « objective » sans préoccupation épistémologique.

Jean-Marie Robine dit en parlant du diagnostic : « *Les connaissances dégagées dans une perspective de recherche-action sont indissociables des conditions de leur émergence qui leur donne sens... La recherche-action a donc une dimension éthique : on ne peut pas faire n'importe quoi avec ou sur les gens pour acquérir des connaissances, et l'éthique ne peut être séparée de l'épistémologie... Dans la mesure où le type de savoir concerne non pas un objet séparé du sujet mais sa relation avec lui, le savoir est indissociable de l'expérience par laquelle on connaît* ». (2)

Cependant, dans ce film, les situations désespérantes offrent, aux individus désireux de communiquer, de magnifiques moments. Par-delà la parole, rendue impossible soit par le mutisme soit par l'incompréhension langagière, s'ouvre la possibilité d'une compréhension singulière et intime. La femme blessée s'accroche au regard ouvert et soutenant de la vieille dame qui la soigne. La douleur infinie de l'adolescente se dévoile sous le regard accueillant du policier. L'un comme l'autre ne veulent rien, ils n'attendent rien, ils ne font rien. Ils sont là, présents dans leur humanité à l'autre souffrant. L'aboutissement de l'histoire sera dramatique pour la famille marocaine qui avait reçu le fusil d'un homme d'affaire japonais en signe d'amitié, la femme mexicaine perdra ce qu'elle avait construit depuis tant d'années et les Américains sauront faire de cet événement un argument majeur pour leur politique du « tout sécuritaire ». Ce « tout sécuritaire » qui prend aussi de plus en plus d'importance dans notre pays, au risque de l'absurde, et notre profession de thérapeute et de superviseur n'y échappe pas.

DE BABEL À LA SUPERVISION EN PASSANT PAR LA THÉRAPIE

Au début de ma pratique, j'ai suivi un homme qui a vu sa vie basculer du jour au lendemain. Au moment des faits, il était marié depuis six ans et il était père d'une petite fille de cinq ans. Son cou-

2- Jean-Marie Robine, à propos de la théorie du champ et de la psychopathologie qui en découle en Gestalt-thérapie. Jean-Marie s'appuie pour étayer ses propos sur les travaux de Kurt Lewin et de la méthodologie qu'il développe pour passer du domaine des sciences physiques au domaine des sciences humaines. Lewin nomme cette méthode la recherche-action. Cahiers de Gestalt-thérapie n° 19, pages 107-108.

ple allait mal, il souhaitait divorcer. Sa femme s'y refusait. Elle était pleine de ressentiment contre ce père qui n'avait plus de désir pour elle. Il demanda la garde alternée, elle s'y opposa. Il ne pouvait se résoudre à être privé de l'éducation de sa fille et l'ambiance familiale devint vite insupportable. La mère parlait de cette situation, avec sa famille et ses amies. Elle disait combien il était tendre et câlin avec la fillette et détestable avec elle. Un jour la police arriva chez lui et l'embarqua. Il était accusé d'inceste. Il n'en revenait pas, c'était évidemment une erreur, il allait les suivre sans faire d'histoire et, l'affaire serait vite réglée. Elle allait durer un an.

Progressivement se mit en place une situation folle qui organisait l'agressivité du père et qui, dans le même mouvement, construisait le regard soupçonneux de la famille maternelle, des amis et des services sociaux. Faute de preuves, il ne fit pas de prison, mais la garde fut confiée à la mère. Cet homme fut soutenu par son avocat, un homme plein de bon sens, qui lui conseilla de prendre contact avec une organisation de pères divorcés. Il put retrouver ses droits parentaux et obtenir la garde conjointe environ un an après l'intervention policière.

Il était venu me consulter sur le conseil d'un ami : la relation avec sa fille était devenue problématique : ils se tenaient à distance l'un de l'autre. Il n'osait plus lui manifester de paroles ou de gestes affectueux car elle rejetait toute manifestation de tendresse de sa part. Ma supervision de l'époque m'a permis de regarder au-delà de ce qui se donnait à voir, elle m'a permis de me tenir là avec ce patient que je ne trouvais pas sympathique. Je pris conscience de la manière dont je contribuais à organiser sa réserve qui dans le même mouvement organisait la mienne.

Plusieurs années ont été nécessaires pour que sa parole se libère et qu'il dévoile, entre autres, le trouble ressenti parfois face à cette enfant grandissante. Il était terrifié à l'idée de lui faire du mal, il avait la conviction que ce trouble la salissait. Il se demandait si sa femme et les services sociaux n'avaient pas eu raison, il était peut-être un père incestueux ou potentiellement incestueux. Je le sentais dans une vive souffrance, ma présence engagée était la seule indication de la confiance que je lui octroyais par intui-

tion. Il nous a fallu beaucoup de temps pour appréhender la complexité des faits, il nous a fallu encore plus de temps pour que le père et la fille s'approprient et apprivoisent l'amour qui les unissait. Ce travail lui a permis de se tenir en confiance face à sa fille qui le regardait par le prisme du regard haineux et suspicieux de la mère.

Nous pouvons voir au travers du film Babel ou de la vignette clinique comment notre décodage des événements conditionne le traitement des faits. Les divers procès que l'actualité nous relate régulièrement fourmillent d'exemples. Nous pouvons observer comment le regard des médias, des politiques, des services sociaux et des psys en tout genre contribuent à organiser le cheminement et l'issue d'un fait.

En tant que superviseur, je suis attentive à ce qui se dit, comment ça se dit, quand ça se dit, à partir de quoi ça se dit et pourquoi ça se dit aujourd'hui. De quel fond survient ce qui se met en figure ?

Prendre le temps de l'écoute et du questionnement, c'est aussi une façon de tenir à distance le besoin ou le désir de contrôler par une interprétation hâtive. En supervision, nous regardons comment le thérapeute s'emmêle, se confond et « se confond » dans le langage de son patient. La supervision le tient à distance du désir ou du besoin d'être un « tout puissant, » qui comprend tout, peut tout, et sait tout, en introduisant le « ne plus savoir ».

Jacques Blaize dit à propos du « ne plus savoir » : « C'est aussi cesser de croire que la vérité est possible, du moins en ce qui concerne l'humain dans ce qu'il a de spécifique. C'est arrêter de confondre la théorie et le savoir. Elle (la théorie) est là comme un guide, permettant au voyageur qu'est le thérapeute de s'orienter en terre inconnue, avec l'espoir qu'à un moment ou un autre ce guide lui permettra, non pas de découvrir une vérité déjà là, mais de construire, avec son patient, une évidence, toujours provisoire, au sens husserlien du terme. »

« Ne plus savoir, c'est aussi s'ouvrir à l'inconnu, prendre le risque de la nouveauté, thème central de la Gestalt-thérapie ». (3)

3- Pour Jacques Blaize, le « ne plus savoir » est indissociable de la démarche phénoménologique. Il ne s'agit pas de nier mais de suspendre ce savoir, le mettre entre parenthèses, au moins pendant le temps de la formation d'une figure. Cela suppose pour le thérapeute de pouvoir séjourner dans le flou et le vague. Ne plus savoir, page 17, L'exprimerie.

LA SUPERVISION, UN ESPACE GÉNÉRATEUR DE POSSIBLE HONTE.

Je suis sensible au thème de la honte, à ce qui l'organise, à ce qui nous place du côté du mépris en projetant sur l'autre une partie de nous-mêmes insupportable ; le mépris étant une manière de s'extraire de la honte. Nous ne pouvons pas en tant que thérapeutes et en tant que superviseurs travailler sans risquer de placer le patient ou le supervisé dans la honte. Nous devons être particulièrement attentifs à cette possibilité. Ce n'est pas le fait de créer de la honte qui est problématique mais la non-conscience de ce qui peut la créer et l'absence d'attention ou de soutien porté à celui qui la vit. Certes nous ne sommes pas à l'intérieur de l'autre et nous pouvons ne rien en savoir si la personne ne le dit et le plus souvent elle ne dit pas. C'est par notre souci du thérapeute que nous pourrions repérer les signes de cette honte : les silences d'isolement ou de gêne, l'insistance à prouver ou à démontrer qu'il est « bien » ou qu'il a de la valeur, le besoin d'expliquer, de justifier, d'avoir notre assentiment de superviseur.

Le thérapeute en supervision s'expose dans sa pratique, il parle de ce qui le met en difficulté. Par sa qualité de présence, le superviseur offre un appui qui lui permet de soutenir les questionnements de la supervision et vise à lui donner une plus grande aisance dans sa pratique. S'il se dégage de la honte d'être mauvais et impuissant, il se tiendra à distance du risque de s'en extraire en la projetant sur ses patients. Dans cet espace, le superviseur et le thérapeute œuvrent ensemble dans le souci du patient.

CÉLINE ÉVOQUANT LE CAS D'UNE FILLETTE DE HUIT ANS.

Céline souhaite me parler de Marion, une fillette de huit ans. L'origine de la demande émane de la mère qui s'inquiète des nuits agitées de Marion. L'enfant se réveille souvent et elle a le plus grand mal à se rendormir. Elle est angoissée, inquiète. Les parents

sont divorcés depuis deux ans et la mère a gardé la maison pour des raisons de commodité. Marion a deux grandes sœurs. Aux dires de la mère, elles vont plutôt bien. La mère a un nouvel ami avec qui elle vit depuis le départ du père. Les insomnies ont lieu chez le père et pour la rendormir le père la prend dans son lit. L'entourage de la mère ne trouve pas cela normal et Céline se pose bien des questions. Je l'interroge sur ses observations et elle me parle d'une crainte d'inceste.

Marie : *Quels sont les éléments qui te font craindre cela ?*

Céline : *L'inquiétude de la mère ainsi que celle de la maîtresse, Marion lui a dit qu'elle dormait avec son père et la maîtresse lui a dit que ce n'était pas normal.*

Avant de m'attarder sur le caractère normal ou anormal de cette donnée, je souhaite avoir plus d'éléments sur ce qui la construit.

M. : *Sais-tu comment s'est passé la séparation, comment était le climat ?*

C. : *Le père souffrait beaucoup et la mère était très reprochante.*

M. : *Connais-tu la nature de ses reproches ?*

C. : *Très peu, elle le trouvait trop ou pas assez quelque chose. Je la trouve toujours très tendue, comme si mes questions l'irritaient.*

M. : *Et que dit le père ?*

C. : *Je les ai vus au premier entretien ensemble. C'est elle surtout qui a parlé. Lui, il était très effacé et je dois dire que je n'ai pas fait grand chose pour le solliciter.*

À cet entretien-là, nous avons surtout parlé des insomnies de Marion et un peu de la séparation, depuis c'est la mère qui accompagne Marion et c'est elle qui m'a parlé de ses inquiétudes par rapport au père.

Je décide à cette étape du récit de ne pas me cristalliser sur les inquiétudes de la mère ni sur celles de Céline mais d'élargir ma compréhension de la situation de cette famille.

M. : *Comment les filles ont-elles réagi à la séparation ?*

C. : *A priori pour les deux grandes sans problèmes majeurs mais Marion s'est repliée sur elle-même.*

M. : *Sais-tu de quelle façon cette séparation leur a été annoncée ?*

C. : *Ce que j'en sais je le sais par Marion qui me dit : « Maman a rencontré Denis. Denis était notre professeur de danse, et c'est Maman qui a quitté Papa. Papa nous a laissé la maison parce que c'était plus pratique pour nous ». Lorsqu'elle raconte cela je la sens tellement triste.*

M. : *Tu peux en dire un peu plus sur cette tristesse que tu perçois ?*

C. : *Non, lorsque je la questionne elle hausse les épaules et soupire. C'est dans ces moments-là que je perçois de la tristesse.*

M. : *Et toi, éprouves-tu quelque chose de particulier dans ces moments-là ?*

C. : *J'ai envie de la consoler.*

Nous considérons son envie de consoler. Il apparaît qu'elle ressent de la tristesse à chaque fois que Marion répond à ses questions par un haussement d'épaules accompagné d'un long soupir. On peut supposer que cette tristesse qui advient chez Céline est également présente chez Marion. Cependant on peut aussi envisager que les soupirs et les silences permettent à la fillette de tenir à distance sa colère ou ses angoisses, ou encore qu'ils sont le résultat de son impuissance à dire sa tristesse. En avançant ces suppositions Céline me dit qu'à la place de Marion, elle ressentirait de la colère contre la mère qui la met dans une situation impossible

C. : *Comment faire avec Denis qu'elle aime bien mais qui prend la place de son papa ? Comment faire avec le ressentiment du père contre la mère et contre cet homme ? Comment faire avec le chagrin du père ?*

Je suis sensible à la manière dont elle nous dit cela, elle s'est redressée et elle parle haut, elle ferme avec force le poing droit. Je lui fais part de mon observation. Sa respiration se fait courte, elle garde le silence un instant puis elle me dit que petite elle était triste parce que sa mère dénigrait sans cesse son père. Sa mère était toujours parfaite et elle avait fini par ressentir du mépris pour son père. C'est au cours de sa thérapie qu'elle avait réalisée combien le rejet de sa mère avait organisé son regard sur le père et sur les hommes : ce sont des faibles, ils ne sont pas fiables, on ne peut pas compter sur eux.

C. : *J'ai l'impression que dans cette thérapie je fais comme la mère de Marion et comme la mienne, je tiens le père à distance. Je le trouve plutôt sympathique, touchant et pourtant j'ai un jugement négatif sur lui et sur sa manière d'être père.*

Céline est émue, ses yeux sont humides, elle ne dit rien mais j'ai le sentiment que ça travaille de l'intérieur. Je me tiens là attentive à ce silence. Régulièrement, par le regard, elle semble prendre la mesure de ma présence.

M. : *Aurais-tu quelques mots à placer sur ce que tu vis là avec moi ?*

C. : *Oui, je repense à la petite fille que j'étais et combien je me sentais seule. J'avais le sentiment que je ne pouvais pas dire car il n'y avait personne pour écouter et ton écoute me fait du bien. J'ai le sentiment que la qualité de mon écoute est soutenante pour Marion. Je réalise aussi que mon écoute de la famille est faite au travers du prisme de ma propre histoire et de mes croyances.*

À partir de ces questionnements, je choisis de revenir aux insomnies. Céline me dit que les insomnies ont toujours lieu chez le père. Chez ce dernier, Marion dort seule. Chez la mère, elle dort avec ses sœurs. À chaque visite chez le père, la fillette finit ses nuits dans le lit de son père. La mère utilise ces faits pour dire qu'il s'occupe mal des enfants, et que ses solutions ne sont « pas saines ». Lors de la dernière rencontre, la mère a demandé à Céline ce qu'elle en pense. Elle a éludé la question.

C. : *Je ne savais pas quoi lui dire.*

M. : *Et ici est-ce que tu peux me dire ce que tu en penses ?*

C. : *Je peux te dire ce que j'en pensais car maintenant je suis moins certaine. Donc, ce n'est pas génial de prendre sa fille dans son lit.*

M. : *Peux-tu m'en dire un peu plus ?*

C. : *Ce n'est pas la place d'une petite fille, et puis... L'Edipe... Enfin, elle pourrait s'imaginer des choses.*

M. : *Oui, l'Edipe, d'être dans le lit, libéré de la présence de la mère, elle pourrait se sentir investie d'une place qui ne peut être la sienne... Peux-tu me dire si tu as l'impression que cet homme est malsain ?*

C. : *Je ne sais pas...*

Céline reste silencieuse, j'attends... Puis :

M. : *Là, maintenant est-ce qu'il y a quelque chose que tu sais ?*

C. : *Je sais que c'est tordu ce qu'il fait mais je n'arrive pas à le trouver malsain. J'imagine qu'il souffre, qu'il se sent dépassé. Il semble très en colère contre la mère, là aussi j'imagine qu'il lui en veut du divorce, de la présence de Denis. Peut-être que lorsque Marion se réveille dans la nuit, il se sent impuissant à la redormir, peut-être qu'il est fatigué de sa semaine, et que c'est tout ce qu'il a trouvé pour qu'elle dorme et lui aussi.*

Nouveau silence de Céline, j'attends.

C. : *Finalement on pourrait aussi voir que c'est un bon père, que son intention est celle de prendre soin de sa fille et il fait comme il peut.*

M. : *Oui, peut-être.*

Céline décide en fin de travail de recevoir le père avec sa fille dès que possible. Elle veut soutenir sa place de père qu'elle sent fragile. Nous pouvons voir que dans cette supervision, la préoccupation de Céline se situe autour du sain ou du malsain et de la peur de passer à côté d'un risque d'inceste. La culture psychanalytique pèse aussi fortement sur notre vision du normal et du pathologique. Pour ma part, je pense que nous devons en tant que superviseur être vigilant à ne pas banaliser et à ne pas dramatiser. Trop de situations dramatiques sont l'œuvre de ces extrêmes.

À la supervision suivante, elle me donne des nouvelles de Marion. Elle a vu le père, il était dans un premier temps tendu, puis progressivement il s'est ouvert. Il lui a dit combien la situation était douloureuse pour lui, ce n'était pas ainsi qu'il avait rêvé sa famille. Le divorce ne faisait pas partie des valeurs familiales. Il se sentait en échec et honteux devant sa famille et ses filles. Il se disait le cocu qui n'avait rien vu, il s'imaginait être la risée de tous. Lorsque les enfants viennent chez lui il est heureux mais il a beaucoup de mal à les entendre parler de leur vie chez la mère avec « l'autre ».

La supervision précédente avait contribué à modifier le regard de Céline sur ce père. Elle l'a de ce fait reçu avec une plus grande disponibilité. Son écoute bienveillante a contribué à mettre le père en confiance. Je suggère à Céline que son effacement et son agressivité sont peut-être les résultats de sa honte. Elle confirme qu'elle le perçoit ainsi.

C. : Je me sentais parfois gênée par son malaise. Il y avait des silences difficiles et je pensais beaucoup au travail de la dernière fois avec toi Marie. Tu m'as laissée dans mes silences, mais je te sentais là avec moi. Ça me soutenait et je me disais que peut-être le père sentait la même chose, ça calmait mon flip.

Pour moi dans le travail de thérapie il y a parfois urgence à ralentir le mouvement et surtout la parole qui semble sauver de la gêne. Le thérapeute peut à l'occasion de la honte de son patient ressentir de la honte d'être impuissant à l'aider et cela peut le placer dans l'urgence de faire quelque chose pour sortir de cet insupportable. Je pense qu'en thérapie ce n'est pas l'impuissance du thérapeute qui est problématique mais plutôt comment il ne se tient pas dans cette impuissance. Céline a peur de paraître stupide devant ses patients si elle reste sans rien dire. En mode personnalité il y a quelque chose comme : « une bonne thérapeute sait toujours quoi dire ». L'expérience relationnelle que Céline a faite avec moi au cours de la supervision lui a permis de se tenir présente, malgré la difficulté, à la singularité de la rencontre avec le père de Marion.

Elle ajoute que le père lui avait dit qu'il travaillait beaucoup. Il avait pris un travail d'appoint pour augmenter ses revenus car son niveau de vie avait fortement baissé du fait du divorce. Il était hors de question qu'il n'assume pas sa nouvelle situation au niveau financier, il avait sa fierté. Céline était très touchée par ce père, Marion attendait dans la pièce d'à côté. Seule, elle lui dira qu'elle était contente qu'elle s'occupe aussi de son papa. À la dernière visite chez le père, Marion a fait ses nuits sans insomnies. On peut supposer que l'entretien du père avec Céline soulage Marion, qu'elle se sent moins dans l'obligation de consoler son père et que dans le même mouvement ce dernier, entendu, écouté, se sent plus détendu dans sa relation à ses filles. En écrivant, je m'aperçois que la crainte d'inceste n'est plus en figure : lorsque nous sommes dans la compréhension de ce qui a pu organiser ce comportement dit malsain nous ne pouvons que le voir comme un ajustement créateur à la situation. À la supervision suivante, Céline me dit que le travail se poursuit avec Marion qui semble retrouver une certaine joie de vivre. Elle me confie aussi son plaisir d'avoir reçu un appel

d'un collègue du père qui veut la rencontrer pour son fils. Cette reconnaissance semble étayer sa légitimité de thérapeute.

LA PÉDAGOGIE

Une des difficultés du superviseur est de dire quelque chose sur la pratique du thérapeute qui soit pertinent et critique tout en étant soutenant sans être complaisant. L'objectif de la supervision et de la pédagogie qui en découle est d'aider les thérapeutes à grandir dans leurs pratiques. Mon travail de Gestalt-superviseur va amener le thérapeute à comprendre son patient à partir de la théorie du *Self* : identifier ce qui pousse en mode ça, repérer comment le mode personnalité inhibe ou fige le processus et observer comment en mode ego, il choisit ou aliène les possibles de la situation. Je vais également regarder à partir de cette théorie comment cela se joue du côté du thérapeute, soit avec moi dans le cadre de la supervision, soit avec son patient en séance. Dans le souci de la croissance du thérapeute, je prends l'option de garder en tension ce qui peut chercher à se soustraire tout en étant attentif à ne pas figer le processus.

Mon questionnement doit également permettre au thérapeute de mettre en figure ce qui lui pose problème ou le met en difficulté dans la relation thérapeutique. S'il n'arrive pas à le définir, je cherche à nous donner le temps de séjourner dans le flou et l'informe, qui informent de la réalité sur ce que nous vivons là dans le cadre de la supervision et qui peut-être nous informera par la suite sur le type de relation établie dans la thérapie avec ce patient. Parfois, il m'est nécessaire de me centrer davantage sur le thérapeute pour discerner ce qui lui appartient de ce qui appartient à son patient. Afin d'ouvrir les zones aveugles, une séquence thérapeutique peut s'avérer opportune. Elle ne doit pas cependant se substituer à un travail de thérapie ; si je juge qu'un travail thérapeutique est nécessaire à entreprendre, il conviendra de le nommer. Je reste intimement persuadée que lorsque nous travaillons en tant que thérapeute il s'avère souvent nécessaire de poursuivre un travail sur soi-même, ne serait ce que pour ne pas oublier combien il peut

être éprouvant de se rendre semaine après semaine en consultation et combien il est parfois difficile et éprouvant de se donner à voir et à savoir dans l'intime de son être.

LE DIAGNOSTIC EN GESTALT-THÉRAPIE.

Le procédé méthodologique de la Gestalt-thérapie est phénoménologique et expérientiel. L'approche phénoménologique pousse à se distancier de sa vision du monde par la mise entre parenthèses ou la suspension de ses jugements ou de ses a priori pour rejoindre le monde et la réalité de l'autre.

Selon Jacques Blaize, ce qui est intéressant si nous devons poser un diagnostic, c'est de regarder comment ce patient-là a développé une manière singulière d'être hystérique, dépendant ou paranoïaque. Cela permet de tenir en éveil la curiosité du thérapeute à l'égard de son patient et de sa manière singulière de voir le monde et d'être au monde. Il nous invite ainsi à regarder comment le symptôme est une création singulière.

Michael Vincent Miller dit dans son livre *La poétique de la Gestalt-thérapie* : « Le client perturbé est autant un artiste que la personne saine. Il se trouve qu'il est simplement occupé à produire de la maladie au lieu de la santé, la perspective esthétique de la Gestalt-thérapie s'avère d'un intérêt diagnostique considérable ». Et il ajoute que : « Le *self* est l'artiste des figures de la vie même dans la formation des personnalités pathologiques ». (4)

Jean-Marie Robine écrit : « Pour ma part je porte attention à la situation qui amène le sujet à se dire de telle ou telle manière. Et parfois des comportements qui paraissent curieux voire fous ne sont autres que des ajustements créateurs à des situations curieuses ou folles. Ce n'est pas le sujet qui est à regarder comme pathologique mais la situation qui l'amène à ne pouvoir être que ce sujet-là, à ce moment-là ».

L'auteur note à ce propos : « Notre vie est "situation-organisme" et engagée pour participer à la vie de la situation. La liberté n'est pas du côté de l'organisme, elle est à penser du côté de la situation. L'aliénation n'est pas du côté de l'organisme, elle est à pen-

4- Michael Vincent Miller regarde la question du diagnostic en Gestalt-thérapie en introduisant une théorie du développement de la curiosité. Il nous invite à observer la manière dont le patient est tourné vers le monde et comment se déploie sa curiosité pour la nouveauté. Il avait présenté cette approche à Angers lors de l'université d'été de Gestalt-thérapie de 2002.

5- Aux yeux de Jean-Marie Robine, la rupture opérée par les fondateurs de la Gestalt-thérapie est dans le fait de mettre « le champ » au premier plan et ainsi de reléguer la théorisation du sujet au rayon des conséquences. S'apparaître à l'occasion d'un autre, p. 76.

ser du côté de la situation. Le développement n'est pas du côté de l'organisme, il est à penser du côté de la situation. » (5)

Aussi, avant de poser un diagnostic j'ai besoin de prendre le temps de dérouler l'expérience du patient ou l'expérience du thérapeute avec son patient. Le diagnostic qui s'en suivra n'aura alors de valeur que pour cette situation-là. Je pourrais ainsi dire qu'à l'occasion de cette situation, tel patient s'est ajusté dans une attitude de type paranoïaque qui l'a amenée à se méfier puis à se fermer aux propositions que lui faisait cet environnement-là, à ce moment-là, dans ce contexte-là.

Au terme de cet article j'ai la conscience accrue que, tout comme le fusil dans le film Babel, nos interventions en supervision ou en thérapie peuvent avoir une grande portée. Ce n'est peut-être pas visible immédiatement mais, une fois la porte franchie, ça peut crier, saigner et s'effondrer mais aussi se cicatrifier, se fortifier et s'épanouir dans une ouverture à la vie.

FILMOGRAPHIE

BABEL : film mexicain d'Alejandro Gonzales Inarritu, avec Brad Pitt, Cate Blanchett, Gael Garcia Bernal, Koji Yakusha, Adriana Barraza, 2 h 23, Novembre 2006.

BIBLIOGRAPHIE

BLAIZE J. : *Ne plus savoir, phénoménologie et éthique de la psychothérapie*, L'expresserie, 2001.

VINCENT Miller M. : *La poésie de la Gestalt-thérapie*, L'expresserie, 2002.

ROBINE J. M. : *S'apparaître à l'occasion d'un autre, études pour la psychothérapie*, L'expresserie, 2004 - Gestalt-thérapie « et » psychopathologie, neuf propositions pour penser ce « et », in *Cahier de Gestalt-thérapie n° 19, Quelle psychopathologie ?*, L'expresserie, 2006.

Portrait d'un superviseur

Mon superviseur laisse

... les participants exposer les situations ou cas cliniques comme ils le souhaitent,

... les choses se dérouler comme elles viennent, ne répondant pas tout de suite à mon questionnement sur la situation présentée.

... parfois sa parole en suspens, comme une respiration, un silence qui s'installe,

... le temps pour mon ressenti après l'exposition d'une situation,

... la place au groupe de sentir ce qui est présent pour lui, d'intervenir s'il le souhaite, d'exprimer ce que lui évoque la situation relatée,

... le groupe parfois s'emparer du cas exposé et regarde l'effet que cela produit, intervenant pour mettre en figure ce qui est déjà là ou pour soutenir l'émergence d'une forme entraperçue ou pressentie...

Il ne répond pas directement à mes questions mais m'invite à les poser ainsi que mes remarques, images, ressentis,

... participe à ma responsabilisation en ne prenant pas systématiquement le centre du groupe et en soutenant le processus du développement de mon identité de thérapeute, sans cesse en construction, de ma pensée critique et constructive, toujours en évolution,

... évite les réponses « savantes » à une personne qui ne saurait pas,

... peut parfois apporter son regard sur la situation, sa compréhension de ce qui est en train de se jouer pour moi ou dans les réactions du groupe.

Ce superviseur amène aussi des outils de travail et un support à ma parole, ma pensée, ma pratique. Des outils pour m'aider à clarifier, comprendre, construire, préciser, développer... qui me permettent de structurer ma parole et mon être thérapeute.

Il se positionne comme un facilitateur du processus en cours

plutôt qu'un expert de la situation, prenant le temps de humer la préparation, de la regarder, la partager avec les autres, s'en approchant peu à peu, parfois par des détours, l'air de rien... Il guide plus qu'il ne conduit, oriente plus qu'il ne dirige, accompagne plus qu'il ne dicte.

Chef de cuisine, il ajoute ici une pincée de sel, là un tour de moulin à poivre, un zest de citron ou une touche de quatre épices ; il propose un contenant adéquat à la recette préparée, ici une petite casserole, là un gros faitout...

Chorégraphe, il propose, oriente, soutient la création à l'œuvre dans son ensemble et l'unique de chacun.

Chef d'orchestre, il joue de sa baguette pour mettre en figure un instrument, une mélodie, qui donnera du sens à la globalité, allant de l'un à l'autre, faisant du lien entre deux ou plusieurs mais toujours prenant soin de la cohérence de l'ensemble...

Anne-Christine Decas